



tion qu'il en tombe beaucoup. Je ne m'étonnerais pas qu'un jour ils me rendent de la monnaie après une de nos conversations.

C'est une préoccupation de faible profondeur dans laquelle je marche souvent, un inconfort supportable mais usant qui pèse dans mes chaussures. Je ne sais pas comment je voudrais que nous parlions. De toute façon, je vois peu mes enfants. Je les croise.

Heureusement, je peux compter sur les trajets en voiture quotidiens pour tenter quelques incursions dans leurs vies si secrètes. Dans cet espace clos, où je les garde ceinturés près de moi, nous parvenons à approcher ce que, les bons jours, j'appelle « des discussions ». Chaque fois, ça m'émeut un peu, j'ai envie de leur faire remarquer *c'était bien de se parler comme ça*. Mais ma gorge se bloque, ils ne comprendraient pas.

Ce matin, dans la voiture, Lucie m'a semblé *bizarre*. Je l'ai dit à Sébastien à mon retour. Il a suspendu un instant ce qui le retenait encore dans l'entrée pour en entendre davantage, mais je me suis contentée de hausser les épaules.

Démuni, il m'a demandé si ça allait, comme si je ne lui avais rien dit, une question dont il n'est jamais avare quand il est stressé, comme ce matin. Dans un conciliabule angoissé, il a prétendu avoir perdu tour à tour l'intégralité de ses affaires, avant de retrouver chacune d'elles à sa place habituelle. Il avait rendez-vous



avec un gros client, j'ai déjà oublié lequel. La SCOPICEM ou la SOCITEC? J'ai senti que je devrais savoir. Je n'ai pas osé lui faire répéter.

Je l'ai embrassé en m'efforçant d'ignorer qu'il semblait soulagé de ne pas avoir à en entendre plus sur Lucie, là, tout de suite.

En un nouveau baiser, de nouveaux encouragements automatiques et un claquement de porte, je me suis retrouvée parfaitement seule. Comme tous les matins, je suis allée ranger la table du petit déjeuner. Je l'ai fait plus lentement que d'habitude, sans cesse interrompue par des vagues d'inquiétudes pour Lucie.

Je rejoue notre si courte matinée ensemble pour débusquer des indices. Je revois ses regards, ses gestes, ses déplacements dans la pièce. Je ne trouve rien de solide justifiant mon pressentiment.

Pourtant, je sens errer autour de moi le fantôme familier de ma fille, celui qu'elle laisse chaque matin derrière elle aussitôt franchi le pas de la porte. Je suis inquiète comme on l'est pour l'enfant qu'on a porté, mais sans parvenir à rassembler la moindre preuve, ou même un signe, comme si je l'avais perdue de vue il y a longtemps.

Les vibrations de mon téléphone sur la table de la cuisine me sortent de mes pensées. La foudre est tombée à quelques kilomètres.

« Julia! » s'écrie la voix quand je répons.

Je reconnais cette façon de lancer mon prénom comme une bouée de sauvetage. C'est Marie, mon

éditrice, qui, très occupée, oublie souvent de dire bonjour et au revoir.

« Tu as entendu ? »

— Non.

— Xavier est mort. Cette nuit.

— Ah.

— Ça ne m'arrange pas du tout. »

Je retiens un petit rire, sans aucun lien avec mon estime pour Xavier Lapierrade, que j'avais pu rencontrer en quelques occasions mondaines destinées à me rappeler la valeur profonde de mon métier de correctrice et ce faisant à maintenir mon salaire suffisamment bas.

« Le livre est urgent maintenant. Beaucoup plus urgent », conclut-elle.

Certains opposeraient qu'il ne l'est plus du tout, mais c'est pour cela que nous ne faisons pas le même métier.

« Les gens croyaient déjà que Xavier était mort. Si on attend trop, on va perdre de l'impact. Ils ne se seront rendu compte de rien. C'est l'effet Giscard d'Estaing. »

En tournant la tête vers mon bureau, je vois vaciller les lettres du titre, éclairées par la lumière pâlotte de mon ordinateur : « ÉVA, MA SŒUR – NON CORRIGÉ ». Même le tapuscrit a l'air malade.

Au bout du fil, Marie répète « Ça ne m'arrange pas du tout du tout du tout », comme pour me laisser le temps de m'installer.



« On va devoir accélérer la sortie. Tu t'en sens capable? »

— Quand? »

— Il faudrait qu'il soit livré à l'imprimeur mardi prochain. »

Je regarde le plafond.

« Il est mort comment? »

— Juste mort. Crise cardiaque. »

Comme je ne réponds pas, elle me lance :

« Ça fait une différence pour toi, pour mardi? Cancer ou crise cardiaque? »

— Ah non. Non. C'est court mais je ferai au mieux.

— C'est plus important maintenant, vraiment, les gens risquent de le lire.

— Tu sais comment valoriser mon travail. »

Je l'entends sourire de connivence, elle s'apprête à raccrocher mais se ravise.

« C'est dingue quand même, je lui ai parlé hier.

— Oui.

— Je n'ai pas vraiment réalisé encore. Je serai triste après la sortie, pas le temps maintenant », dit-elle.

Essaie-t-elle de me rassurer? Ou de se rassurer elle-même?

« Oui, c'est normal », dis-je, dans le doute.

Elle a dû manœuvrer avec beaucoup de diplomatie pour suggérer quelques changements à Xavier Lapierade sans le vexer mais a fini par céder sur des points cruciaux à ses yeux.

« Mais tu ne trouves pas, toi, que c'est plein de redites? Je trouve qu'il en reste. »





Je laisse passer deux secondes, pour évaluer si elle cherche la vérité ou une caresse. J'élude.

« De toute façon, la sortie est pour dans très bientôt, maintenant. »

Elle bondit.

« Ça veut dire qu'il y a des redites ça ! Ça m'énerve. Ça me saute aux yeux, je te l'ai dit en te l'envoyant. Je les entends déjà les souligner. »

*Les*, ce sont les journalistes. Sous leur poids, sa voix cède avant de se ressaisir.

« Enfin oui comme tu dis, ça sort très bientôt. Et ils n'oseront sans doute pas dire grand-chose maintenant. »

Je ne dis rien. Je ne connais aucun journaliste.

J'entends des gens parler derrière elle, son attention se dissipe quelques secondes puis elle reprend le ton grave du début de notre conversation.

« Écoute, l'essentiel c'est de tenir la date. Tu m'envoies la première partie dès que tu l'as.

— Oui.

— Merci, vraiment. »

Juste avant de raccrocher : « Mais ça va, toi ?

— Oui, oui. Et toi ?

— Oui. »

Le silence de mon bureau s'est épaissi.



Je travaille encore sur le texte quand j'entends la porte d'entrée se fermer.

« Lucie? »

Je reconnais le long soupir qu'elle pousse après avoir marché sous la pluie. Elle apparaît sans répondre dans l'entrebâillement, ses cheveux trempés dépassent de la capuche de son sweat-shirt. Elle n'entre pas. J'ai encore des mots coincés sous les doigts, je reste près du manuscrit pour qu'ils ne s'échappent pas.

« Ça va? »

Je la vois déjà fuyante. Je tente de la rattraper.

« Tu veux un chocolat chaud, un thé? »

— Non, j'ai pas faim... enfin j'ai pas soif », lâche-t-elle sans surprise, déjà de dos.

Je lui demande si elle veut qu'on se voie, elle croit que je lui demande si elle veut manger.

Je lui demande si elle veut qu'on se promène, elle croit que je lui demande si elle veut marcher.

Je lui demande si elle veut venir faire les courses,



elle croit que je lui demande si elle a quelque chose à acheter.

L'éternel malentendu de nos discussions.

Sa silhouette s'éloigne déjà à travers le salon, puis dans les escaliers, pour trouver refuge dans sa chambre.

Mon paragraphe terminé, je me risque à quelques pas sur le carrelage. Le salon est silencieux, mais je sens encore son passage, l'odeur âpre de son sac à dos qu'elle traîne partout depuis bientôt un an.

« Je monte », dis-je fort, après avoir failli renoncer, en bas de l'escalier.

Elle ne répond pas. Je pose un pied sur la première marche. La porte est ouverte, c'est inhabituel. J'y lis une invitation incertaine, peut-être même l'espoir de me voir franchir le seuil. Elle est assise au bord de son lit.

« Tu ne te sens pas bien ? »

— Mais si. »

Je m'approche.

Je progresse dans sa chambre avec méfiance. Elle me regarde par à-coups. Je me laisse observer. Je reste immobile près de son bureau, disponible, aux aguets. Elle garde le silence et je n'ose pas dire un mot pendant une minute, peut-être deux, terriblement longues. Ses cheveux sont attachés avec soin, elle vient de resserrer son chignon avec une rigueur mécanique. Toujours impeccable, toujours prête pour un ballet impromptu. Moi, toujours un peu débraillée, jamais apte à l'inattendu.

Elle semble avoir pleuré, mais je ne suis pas sûre.



Elle a le visage rouge, comme si elle avait honte. Ou chaud? Elle a sport le mardi. Je ne suis plus certaine de rien.

Elle ne parle pas, son regard se défile. Elle est gênée par ma présence, la mâchoire serrée.

« Tu sais que tu peux me parler, je suis en bas, toute seule, à mon bureau. Viens quand tu veux », lui dis-je.

Je m'aventure à poser une main sur son épaule; elle ne se dérobe pas.

Elle acquiesce, sans dire « Non mais je sais Maman » en levant les yeux au ciel.

Sur le chemin vers mon bureau, je fais croire à la maison que tout roule mais je n'en mène pas large. Je me rassieds, déconcentrée. Je vérifie mon téléphone: pas de message non lu de Lucie avant son retour du lycée, rien sur Instagram non plus, elle n'a pas posté depuis plusieurs heures. Sa dernière trace numérique dans ce monde remonte à cinq siècles avant Jésus-Christ à l'échelle de son addiction: la veille au soir. Je consulte le profil de Tom. Il vient de poster une photo de ses pieds de part et d'autre d'une flaque #storm #rain #enjoy. Je laisse ma main relâcher le téléphone.

Lucie se drape de mystère.

Il n'y a plus qu'à attendre, à nouveau.

J'écoute la maison. Aucune réponse. Je tente de me manifester dans le salon, je fais tomber un magazine, je me racle la gorge. Rien. Je remonte. Sa porte est désormais close, mais le temps semble y être arrêté.





Lucie guette. Je pose ma main sur la poignée, animée d'un courage singulier.

« Tu n'as pas perdu une chaussette? je bredouille, démunie.

— Pourquoi, tu as une chaussette? » répond-elle, laconique.

J'analyse sa voix. Éraillée? Fatiguée, peut-être? Mais plus proche du ton qu'elle me réserve depuis deux ans.

Je n'ai pas de chaussette à lui donner.

Je m'enfuis paniquée. Je retourne à mon bureau. J'ai l'envie dévorante d'écrire à Sébastien pour tenter de trouver un sens à cette étrange scène qui se joue dans la chambre de sa fille, mais je devine déjà le contenu de notre échange: Je m'inquiète. Lucie est vraiment bizarre, ça se confirme. / Ah pourquoi tu dis ça? / Elle est rentrée plus tôt et elle est montée directement dans sa chambre. / Comme toujours, non? / Mais là elle a laissé la porte entrouverte et elle ne m'a pas demandé ce qui me prenait de la regarder, et puis sa voix est éraillée. Enfin de toute façon, je te dis qu'il y a quelque chose. Elle n'a pas posté depuis hier soir. / Bon tiens-moi au courant. Bisous. / Bisous.

Trente douloureuses minutes s'écoulent, je m'efforce de me concentrer sur le texte de Xavier Lapierade. Mais je sens le plafond de la chambre de Lucie s'abaisser au-dessus de moi, comme lesté de son silence.

Lorsque je sors enfin de mon bureau, mon pas



s'accélère déjà. Sans doute l'intuition grandissante que quelque chose a lieu, qu'il me faut intervenir. En haut des marches, je reprends mon souffle et me recoiffe bêtement de deux doigts. Je frappe avant d'ouvrir sa porte. Lucie est couchée dans son lit face au mur, mais elle tourne la tête pour me regarder.

Je referme derrière moi et m'installe près d'elle, cette fois sans demander. Elle ne s'attendait pas à me voir ici, maintenant, au plus profond de mes heures monacales avec mes corrections.

« Est-ce que tu as mal quelque part ? » je lui demande.

Elle secoue la tête, puis se tourne vers moi, cherche une position plus confortable.

« Tu es triste ? »

— Un peu. »

Elle pose deux paumes contre ses yeux, appuie dessus en souriant, s'empêchant de pleurer.

« Tu as rompu avec Tom ? »

Elle reste immobile, cette fois elle rit doucement.

« Même pas. »

Je lui caresse le dos, comme si, en massant au bon endroit, ce qu'elle me cache allait traverser son épiderme.

« Tu t'es fâchée avec Camille ? »

Elle lève les yeux au ciel. Évidemment non. Camille et elle, c'est pour la vie.

« Je peux pas te dire, mais t'inquiète pas », murmure-t-elle, arrêtant ma main dans un geste dont l'affection achève de m'affoler.



Elle enroule avec force ses doigts autour des miens, comme si j'étais l'enfant innocent et elle l'adulte. Elle me protège de l'inconnu.

« Je veux que tu me dises.

— Non.

— Je veux que tu me dises.

— Non.

— Je veux. Que. Tu. Me. Dises.

— Non. »

Elle tente de se tourner pour mettre fin à la conversation, mais je l'en empêche.

« De quelle garantie as-tu besoin? »

Elle ne paraît pas comprendre ce que je lui propose.

« Dis-moi ce que je dois faire pour savoir. »

Nous parlons si bas que j'entends sa bouche sèche quand elle laisse enfin filer sa réponse, lentement :

« Tu ne dois rien dire à Papa, jamais. »

Je prends le temps de mesurer la portée de cette demande.

« Et si je promets, tu me diras ce que tu as? »

— Oui. »

Je jauge son sérieux.

« Et si finalement j'échoue? Si je le dis à Papa? »

Elle n'a pas réfléchi à tout cela.

« Si tu le dis à Papa, je suppose que je serai triste et déçue, glisse-t-elle au bout d'un moment. Je crois qu'on ne se verrait plus, dès que possible. »

Sa solennité est si enfantine que je suis tentée d'ironiser, mais son regard grave m'en empêche.





« Tu veux réfléchir? » propose-t-elle.

Ce sursis me laisse surtout le temps de deviner ce qui lui arrive.

« J'ai le droit de ne rien te dire, me rappelle-t-elle, toute-puissante.

— Je sais.

— Si tu ne le répètes pas à Papa, tu peux quand même m'engueuler pour deux », négocie-t-elle.

Je ne réponds pas mais lui demande calmement :

« Est-ce que tu as pris de la drogue? »

Elle a l'air amusée que je puisse l'en croire capable.

« Je suis désolée, mais non, répond-elle.

— Si tu t'es fait un tatouage que tu regrettes, à un endroit que ton père pourrait voir à tout moment, je trouverais très ennuyeux de devoir garder ce secret imbécile. »

Je retourne ses bras. Docile, elle me laisse constater. Évidemment, pas de tatouage. Sans lâcher sa main, je me perds dans la contemplation de la peau fine de son poignet.

Soudain, je sais ce qu'elle me cache. J'ai deviné et en un instant, peut-être parce que je la regarde à nouveau, elle le sait.

Le trac me gagne, celui qui m'envahissait lorsque, adolescente, je devais réciter, poings serrés à m'en griffer les paumes, une tirade de Racine ou de Molière devant mes camarades de classe. Je ne suis pas de taille à supporter cette nouvelle. L'imposture terrorisante et l'humiliation gagnent mes épaules et redescendent dans mon dos comme une colonie de fourmis, qui ont déjà





pris mon corps d'assaut, le dehors, le dedans, jusqu'à se masser autour de mes poumons. Je retiens ma respiration. Comment ai-je pu laisser arriver *ça*? Peut-on imaginer pareille liberté, pareille prise d'indépendance? J'enrage qu'elle m'échappe à ce point. Quelle gamine d'avoir cru qu'elle était à l'abri, que j'étais à l'abri.

Lucie, décidée, ne dit plus un mot. Elle cherche mon assistance, mais ne peut se l'offrir que contre cette promesse. J'évalue si cette aide lui est indispensable, si elle mérite que j'accepte ce marché infamant. Elle n'admettra rien si je ne consens pas à lui faire don de ma parole.

« Je vais réfléchir, on en reparle tout à l'heure », je dis, la gorge râpeuse, les yeux secs.

Le toit s'est écroulé, je suis sous les gravats, j'attends les secours.

« D'accord. »

Devant la porte, je me ravise, encombrée d'une pensée qu'il me faut absolument lui livrer.

« Tu sais, ton père n'est pas exactement comme tu l'imagines. Réfléchis aussi à ça...

— Je veux qu'il sache rien, Antoine non plus d'ailleurs. »

Je me sens coupable d'avoir oublié Antoine.

Je reste un moment silencieuse près d'elle, sans cesser de lui caresser le dos. Ce mouvement m'aide à réfléchir. Il m'est difficile de refuser ses conditions. Elle me demande de me sentir seule pour l'être un peu moins.



« Je peux dire à Papa que Tom t'a demandé de faire une pause, lui dis-je finalement.

— Donc tu promets. »

Je ne réponds pas. Je veux qu'elle change d'avis.

« Tu promets? » insiste-t-elle, désespérée de m'entendre dire oui. Ma promesse encore incertaine fait office de serment pour l'éternité. Un manquement de ma part suffirait à faire basculer notre clan dans le chaos. Sa croyance romanesque, théâtrale, dans le pouvoir de cette parole me bouleverse.

« Je veux que tu réfléchisses. Papa peut comprendre.

— Non.

— Si, j'en suis sûre.

— Papa ne peut pas *comprendre*. »

Son assurance me trouble.

« Mais tu crois que tu vis dans quelle famille? »

Elle ne répond pas.

« Tu te crois chez qui? Chez Camille? » insisté-je, provocante. Je défends un peu notre honneur, ce que nous avons construit jusque-là autour d'elle.

Le rouge lui monte aux joues d'avoir pu laisser croire que nous l'éduquions avec l'austérité des parents de son amie. Lesquels me répondraient sans doute que Camille, au moins, n'est pas enceinte. Mais à cet instant ça m'est égal. Je suis fière de nous, de notre famille. Je voudrais que Lucie nous laisse cette fierté, qu'elle s'y accroche dans la tempête. Je n'ai plus que ça, le reste gît sous les décombres.



Antoine et Sébastien rentrent en même temps. Lucie n'est toujours pas descendue.

Antoine a réussi sa énième épreuve de bac blanc. C'était plus facile que prévu, se justifie-t-il pour jouer le modeste. Je peine à masquer mon manque d'attention, trop préoccupée par sa sœur.

Sébastien m'attire dans la cuisine.

« Tu en sais plus ? Pour Lucie », demande-t-il.

Sans préméditation, et le plus naturellement du monde, je commence à lui mentir.

Je pourrais prétendre lui laisser du temps, remettre le problème à plus tard pour lui annoncer posément, mais le mensonge saille.

C'est une dispute avec Tom, il veut faire une pause, dis-je lentement. Puis mon phrasé se délie, je me sauve en parlant. Une nouvelle élève lui aurait peut-être tourné la tête. Je redoute d'en avoir trop dit, peut-être entend-il ma voix trembler ? Mais il n'est pas sur ses gardes, comment pourrait-il m'imaginer lui mentir ? Il

